

ÉCRITURE ET EXPÉRIENCE DE LA VIE ORDINAIRE

PEREC, ERNAUX, VASSET, QUINTANE

Maryline Heck

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de
l'unité de recherche « Interactions culturelles
et discursives » (EA 6297) de l'Université de Tours
et avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Interactions
Culturelles et Discursives



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2023 ANTE POST a.s.b.l.
responsable des éditions de La Lettre volée
146 avenue Coghén, B-1180 Bruxelles
Website : <http://www.lettrevolee.com>

Conception graphique : Casier/feuws

Photographie de couverture : Gaëlle Benoit-Caslot

Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique
4^e trimestre 2023 – D/2023/5636/6
ISBN 978-2-87317-617-4

Pour Gabriel

Le projet fait désormais partie de l'imagerie d'Épinal de l'histoire littéraire française : un beau jour d'automne 1974, Georges Perec se poste dans un café de la place Saint-Sulpice à Paris, en se donnant pour but de décrire tout ce qui se passe sous ses yeux, sans souci de hiérarchisation. Il en résulte un petit livre, minimaliste et inclassable, la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. En 1985, Annie Ernaux commence à transcrire des scènes saisies au quotidien, au gré de ses trajets en RER et de ses courses au supermarché de Cergy, en banlieue parisienne. Ces notes donneront lieu à un livre, *Journal du dehors* (1993). Philippe Vasset arpente lui d'autres lieux périphériques, les zones laissées blanches sur la carte IGN d'Ile-de-France, et consigne le résultat de ses expéditions dans *Un livre blanc* (2007). Nathalie Quintane transcrit quant à elle les notations éminemment triviales que suscite son expérience de porteuse de chaussure (*Chaussure*, 1997) ou de conductrice de voiture (*Remarques*, 1997).

Ces différentes œuvres ont en commun de concevoir la littérature comme une expérience, menée dans la vie même, et portant de manière privilégiée sur ce qu'elle a de plus ordinaire. Elles ont ceci de particulier qu'elles nécessitent, pour s'écrire, que leur auteur quitte sa table de travail pour rejoindre la rumeur du monde dont il aurait dû, selon l'imagerie traditionnelle de la création, se couper pour écrire. Il s'agit ici de *faire* (des courses, un trajet en métro...), *d'aller voir* (les badauds qui passent dans la rue, les zones en friche aux abords de la ville...). Autrement dit, d'accomplir des actions triviales, *a priori* éloignées de la création littéraire.

Non seulement ces actions sont jugées dignes d'entrer en littérature, mais elles constituent l'objet même de l'écriture et non un simple préalable.

On pourrait citer d'autres exemples : François Bon décide, une saison durant, de coucher par écrit les observations faites par la fenêtre de son train lors de ses trajets hebdomadaires entre Paris et Nancy (*Paysage fer*, 2000) ; Joy Sorman tente, avec *Paris, Gare du Nord* (2011), une autre aventure ferroviaire : elle transcrit une semaine d'observations faites dans la gare parisienne, où elle demeure toute la journée, sans jamais monter dans un train. La même année qu'elle, Martine Sonnet publie *Montparnasse monde*, évocation minutieuse de la gare Montparnasse sur le mode infra-ordinaire. Thomas Clerc se propose quant à lui, dans son *Paris, musée du XXI^e siècle, le dixième arrondissement* (2007), d'arpenter et de décrire de manière systématique les rues, places et avenues de cet arrondissement (il y en a 155) en adoptant l'ordre alphabétique, commençant par la rue d'Abbeville et terminant à la cité Wauxhall.

La constellation à laquelle appartiennent ces œuvres trouve ses premières manifestations il y a maintenant presque cinquante ans, et connaît aujourd'hui un développement remarquable. Le moment paraît donc venu de faire le point sur ces textes hybrides, de les décrire et d'en dessiner les principaux enjeux, en partant d'une question, celle de savoir ce que de tels textes font à la littérature (son imaginaire, sa pratique, son champ social) comme au réel qui constitue leur terrain d'exploration. Tout se passe en effet comme si l'expérience mise en jeu par ces œuvres se donnait comme une expérience tant sur la vie que sur l'écriture. Sur la vie, car ces livres ainsi entés sur des activités concrètes s'élaborent à partir du désir de donner à l'écriture un lien plus fort, voire une portée plus directe sur le réel ; ils sont souvent mus par la volonté non seulement de *dire* quelque chose du monde mais d'*avoir*, en quelque manière, une forme d'efficace, une vertu mobilisatrice ou transformatrice – en engageant par exemple à porter une attention plus grande à des aspects de la réalité inaperçus ou négligés. Sur l'écriture, car construire un texte dans une relation nécessaire à ce qui est hors du livre change quelque chose au statut de l'œuvre – dès lors qu'on considère qu'elle n'est plus seulement constituée par le texte publié mais par les actions qui lui ont donné lieu, dont il s'agira de déterminer la fonction.

Si ces livres sont superlativement tournés vers l'extérieur, le « dehors », suivant le mot d'Ernaux, il n'en engagent pas moins nécessairement leur auteur : concevoir la littérature comme une pratique, c'est à chaque fois, pour ces écrivains, se mettre en jeu eux-mêmes. Des formes d'écriture de soi s'élaborent dans ces textes, discrètes ou clairement affichées. Plus décisif encore, cette manière de concevoir l'écriture comme impliquant des activités effectuées hors du livre engage une reconception du statut de l'auteur, conjointe à la mise en question du statut de l'œuvre : c'est notamment la question de l'inspiration, l'image de l'auteur comme subjectivité sinon exceptionnelle du moins singulière que ces textes mettent en cause, en se fondant sur les activités les plus courantes, accessibles à tout un chacun. Ce sont ces trois interrogations, sur le réel, sur l'œuvre, sur son auteur, qui constitueront les trois fils conducteurs essentiels de cette réflexion ; on voudrait montrer qu'elles contribuent à penser et à donner forme à ce que l'on pourrait définir comme le *contemporain* en littérature.

**I. OUT OF OFFICE :
DESCRIPTION D'UN CORPUS À CIEL OUVERT**

Les textes de Perec, Ernaux, Vasset et Quintane s'inscrivent au sein d'un ensemble d'œuvres qui impliquent, pour s'écrire, que l'écrivain sorte de chez lui¹ pour faire une expérience dans la vie même – cette expérience impliquant de manière privilégiée les activités et les tâches les plus ordinaires. Le plus souvent, il s'agit de pratiques d'observation du réel, chez soi ou au dehors ; de déambulations dans l'espace, la plupart du temps extérieur et urbain². Mais l'écriture peut aussi impliquer d'autres activités : prendre un train ou un métro (chez François Bon, Annie Ernaux, mais aussi Bernard Noël, François Maspéro et Anaïk Frantz), faire un trajet en voiture (Éric Chauvier), faire des achats (Annie Ernaux, Emmanuel Adely).

On pourrait, *grosso modo*, rassembler ces œuvres en deux groupes, d'ampleur inégale. Le moins représenté rassemble des livres centrés sur l'évocation des objets et des gestes du quotidien, avec souvent une prédilection pour le minimal, l'infra-ordinaire, dans la lignée parfois de la poésie de l'objet d'un Reverdy ou d'un Ponge. On y trouverait, par ordre chronologique : Georges Perec, avec ses « Notes concernant les objets qui sont sur ma table de travail » (1976, recueilli dans *Penser/Classer*), « Still life/Style leaf » (autre description des objets qui sont sur son bureau, publiée en 1981, recueillie dans *L'Infra-ordinaire*), « Tentative d'inventaire

1. À l'exception, bien évidemment, des deux textes que Georges Perec a consacrés, précisément, à sa table de travail...